LE PASSÉ M'A TROMPÉ,

LE PRÉSENT ME TOURMENTE,

ET L'AVENIR M'ÉPOUVANTE.

Dans quel siècle sommes-nous? -- Le passé ne valut rien. — Le présent est un peu meilleur. — Nous ignorons quel sera l'avenir. — Nous allons à Dijon. — Faites la paix, ou craignez que la moutarde ne nous monte au nez.

Le passé m'a trompé, mais j'aurais dû m'y attendre; en voulant la liberté, j'aurais dû savoir qu'il ne s'agissait point de la desirer, mais qu'il fallait la conquérir. J'ai voulu faire une révolution sans en prévenir les suites, sans en calculer les chances; j'ai cru que, pour qu'elle s'opérât, il me suffisait de dire qu'elle soit faite, et que ces paroles magiques me feraient subitement passer

de l'esclavage à la liberté, de l'infortune au bonheur. Mais quelle illusion! Je n'avais point calculé les sacrifices qu'il me fallait faire en parcourant la carrière de la révolution; je n'avais point préparé mon ame à tous les dégoûts, à tous les revers auxquels j'allais être en butte; mais, infortuné, les événemens m'ont dessillé les yeux, et c'est avec la plus douloureuse conviction que je m'écrie : Le passé m'a trompé.

Le temps passe rapidement; mais s'il ferme les plaies du cœur, il n'en efface point les cicatrices; les miennes sont encore sanglantes, je les regarde, et leur nombre me rappelle celui des victimes immolées sur l'autel d'une divinité inconnue jusqu'alors, et dont le temple, chargé des offrandes de cent peuples divers, promettait une éternelle durée. Mais le temps change, les nuages couvrent l'horizon, les fondemens de l'édifice sont ébranlés, et les sectateurs du dieu qu'on y encense s'écrient avec douleur : Le passé nous a trompé!

Il en a trompé bien d'autres; ainsi ne vous étonnez pas si, dupes de vos chimériques conjectures, vos souhaits n'ont point été réalisés: il ne suffisait point de souhaiter, il fallait quelque chose de plus que des souhaits; il fallait agir, et vous ne l'avez point fait; ah! j'ai gémi pour vous

de cette inaction, j'ai dit : ils ont fait bien des sacrifices, ils ont usé les ressorts de la patience et de la résignation, mais en vain; ils ne sont pas au but, et ils s'écrieront encore plus d'une fois : Le passé m'a trompé !

Mille oiseaux funèbres se sont élevés tout-à-coup, ils ont obscurci l'horizon de la liberté, ils ont souillé son temple, et la mort a plané sur toutes les têtes; les amans de la liberté ont fui éperdus, ils se sont cachés dans le gros des cavernes, et ils se sont écriés avec l'accent d'un désespoir concentré : Le passé nous a trompé !

Le présent me tourmente, et ce n'est peut-être pas sans raison; les images épouvantables qui offusquent encore mon ame éperdue rendent excusables ces sentimens de défiances et de craintes : mais écartons ces images sinistres, et voyons quelles peuvent être mes craintes, et pourquoi le présent me tourmente.

Les ennemis de la République s'apprètent de nouveau à sapper ses bases; le peuple, fatigué et rebuté de ses souffrances passées, n'opposera qu'une faible résistance aux intrigues de la coalition, dont les cohortes menacent nos frontières; le crédit public semble anéanti; toutes les classes de citoyens semblent être plongées dans cet état de stupeur et d'engourdissement, avant-coureurs

de la tempête ; et, en vérité, c'est avec une crainte bien légitime sans doute, que l'on s'écrie : Le présent me tourmente !

De belles phrases ne sont point des effets ; le peuple ne l'a que trop éprouvé ; il y a cinq ans qu'on lui promet le bonheur, il commence à en goûter les prémices, mais il attend la paix, et, jusqu'à ce temps heureux, il ne cessera de s'écrier : Le présent me tourmente !

Mais comparons le présent avec le passé, et nous verrons quelle est la différence qu'il y a de l'un à l'autre ; si nous ne sommes point parfaitement heureux (et nous ne saurions l'être tant que la guerre durera), du moins sommes-nous tranquilles ; nous ne craignons point de redevenir la pâture de quelques ogres puissans ; les citoyens peuvent s'abandonner aux douceurs du sommeil, bien sûrs que leur asyle sera respecté, puisque les satellites du crime ne veillent plus dans les ténèbres, pour surprendre leurs victimes endormies.

Le printemps de la révolution n'a été jusqu'ici qu'un hiver désolant, dont les effets ne sont point encore disparus ; l'aurore de la liberté luit à peine sur nous : mais un peuple qui veut l'indépendance ne doit point se rebuter des obstacles qui s'élèvent sans cesse, et des sacrifices qu'il faut faire pour

l'acquérir. Nous les avons faits ces sacrifices, nous ne nous sommes point arrêté au milieu de la carrière, et nous commençons à peine à en atteindre le but, nous commençons à peine à recueillir les fruits de dix ans de fléaux en tous genres; mais de même que le voyageur échappé du naufrage mesure des yeux l'espace qu'il a franchie, et retrace à son souvenir les dangers qu'il a couru, récapitulons de même nos revers passés, non pour y chercher des motifs de découragement, mais seulement pour y trouver une nouvelle énergie dont nous avons plus besoin que jamais pour triompher d'une coalition dévorée d'ambition, et dont les projets tendent à nous rendre un régime abhorré.

Notre industrie paralysée, notre commerce anéanti, notre crédit totalement épuisé, la guerre civile menaçant chaque jour d'embrâser nos plus belles contrées, la misère planant sur tous les individus, telle a été jusqu'à présent notre situation.

La révolution est finie dans tous le esprits, le peuple est las de ces fluctuations qui depuis dix ans se sont succédées avec une rapidité toujours fatale à la libersé, puisque ce fut toujours au milieu de ces secousses qu'elle reçut les plus rudes atteintes, et qu'elle courut les plus grands dangers.

Si nous avons tiré quelqu'avantage de nos revers passés, c'est d'être devenus plus sages en fait de révolution ; l'expérience nous a suffisamment appris le danger des extrêmes, en politique comme en morale.

Mais si le présent nous tourmente, que l'avenir nous console, et le calme dont nous jouissons maintenant nous est garant qu'il nous sera favorable.

En effet, si quelque chose peut nous offrir l'image de la vraie liberté, c'est assurément la sagesse du gouvernement actuel ; c'est à lui que nous sommes redevables de la tranquillité avec laquelle nous soupirions depuis si long-temps ; c'est lui qui assure aux citoyens la jouissance paisible de leurs facultés ; il ne s'avise point de transformer en crime les opinions quelconques ; s'il ne les adopte pas, du moins il les protège quand elles n'ont rien de contraire aux lois.

C'est lui qui fait cesser ce déluge de maux répandus sur nous depuis trop long-temps ; c'est lui qui se prépare de nouveau à forcer une ligue impie et cruelle, à consentir à une paix que l'on ne nous refuse que pour nous rattacher au rocher du despotisme.

Mais il nous semble entendre la voix de quel-

ques hommes défians et pusillames s'écrier : Ce n'est pas seulement le présent qui nous tourmente, c'est encore l'avenir qui nous épouvante. Eh ! qu'a donc cet avenir de si épouvantable ? pouvez-vous être plus malheureux que vous ne l'avez été ? n'avez - vous pas éprouvé mille sortes de maux à-la-fois ? la famine, la guerre civile n'ont-elles potnt désolé ce beau pays ? n'avez-vous pas été en butte à tous les genres d'oppression ? loin d'être libres, avez-vous seulement apperçu l'ombre du bonheur ? pourquoi donc dites - vous : L'avenir m'épouvante ?

Et dans quel temps encore donnez - vous ces marques de défiance ? Dans un temps où l'horizon de la liberté commence à devenir serein, dans un temps où la défense commune anime tous les cœurs du plus généreux enthousiasme, dans un temps où la tolérance existe en principe et en effet, dans un temps où un gouvernement ferme et éclairé impose silence à toutes les passions.

Cependant vous ne pouvez disconvenir que, malgré nos revers, le sol de la République ne soit resté intact, en dépit d'une coalition accoutumée à regarder l'effusion du sang humain comme une suite nécessaire de la politique : mais quelqu'effort qu'elle ait faite pour étouffer la liberté

dans son berceau, elle n'a pu y parvenir, et bientôt le premier Consul, à la tête d'une multitude de braves dociles à sa voix, ira leur arracher cette paix que nous desirons, et qu'elle s'obstine à nous refuser.

Nos ressources, d'ailleurs, ne sont point totalement épuisées; il nous en reste encore assez pour combattre, vaincre et forcer à la paix l'ennemi qui s'y refuse.

Mais quel que soit le sort que l'avenir nous prépare, n'y cherchons point des maux idéals; tâchons d'oublier ceux du passé; sachons jouir du présent, en attendant que le génie et la valeur de Bonaparte nous ramène la paix et le bonheur.

J. M. Bouverot.

Se trouve chez GAUTHIER, rue du Martois, Arcade Jean, près la Grève.